

Québec plus qu'il n'en fallait proportionnellement au nombre de bras en état de travailler à leur défrichement. On commença à s'établir sur le chemin de Ste. Foy, près du coteau Ste. Geneviève; c'est là qu'on vit à l'œuvre les premiers cultivateurs canadiens, comme en font foi certains contrats, où l'on voit mentionnés les noms des chefs des premières familles; quelques-unes, un peu plus tard, vendirent les terres du chemin Ste. Foy pour aller en prendre d'autres sur la Côte Beaupré. Lors de l'établissement du Village de Sillery, quelques Français, encouragés par le voisinage de la chapelle, s'étaient placés un peu plus loin, peut-être même s'en établit-il quelques-uns en deçà, mais en très-petit nombre.—Il y en avait aussi près du Cap-Tourmente où quelques personnes, peu de temps avant la mort de M. de Champlain, étaient allées veiller sur les belles terres à foin qui se trouvaient dans cet endroit.—Reste encore l'établissement des Jésuites à Notre-Dame-des-An ges, et aussi celui de M. Giffard qui, comme nous l'avons vu, avait amené avec lui dans ce pays un assez grand nombre de colons sortis du Perche.—C'était à peu près là tout ce qu'il y avait de terres en culture dans les environs de Québec.

Il ne sera pas ici sans intérêt non plus que sans utilité de faire connaître quelle était la monnaie qui avait cours dans la colonie canadienne en ces temps reculés.

C'était d'abord la monnaie française, mais avec celle-ci il y en avait une autre particulière aux pays, le castor. En effet les marchandises emportées à Québec se vendaient généralement pour tant de peaux de castor, lesquelles avaient un prix fixe. On se servait aussi, dans les rapports avec les Sauvages, de cette espèce de porcelaine qui, comme nous l'avons fait remarquer, était recueillie et fabriquée par les indigènes des bords de l'Atlantique; bientôt à la place de cette porcelaine on leur donna aussi des grains de rassade en échange de leurs pelleteries. C'est ordinairement le cas dans les pays nouveaux; quelques articles de commerce tiennent lieu de numéraire. On voit dans les manuscrits du père Pothier qui était au Détroit, il y a une centaine d'années, des comptes où il marque dans ses recettes et dépenses des sous, des deniers et des chats sauvages; ces animaux étant alors très-communs dans le pays. Il n'y a pas encore bien des années on se servait dans l'ouest de peaux de *raccoon* ou carcajou, et pendant longtemps on y donna le nom de *raccoon skin* au papier émis par les banques.

Nous avons mentionné plus haut l'établissement des Trois-Rivières; quelques années après on ouvrit des terres en deçà de ce poste à Batiscan et au Cap-de-la-Magdeleine. Ce ne fut que plus tard qu'on commença des défrichements au delà des Trois-Rivières, à cause de la crainte qu'inspiraient les Iroquois, tandis qu'au-dessous on était à l'abri du fort et moins exposés par conséquent aux attaques de ces turbulents voisins.

Vers ce temps le Canada se vit l'objet du zèle d'âmes charitables et dévouées qui le dotèrent de ces institutions qui aujourd'hui encore font son orgueil et l'admiration de l'étranger. Un prêtre généreux, M. de Sillery, avait donné l'exemple par la fondation de cet établissement si précieux pour les Sauvages qui porta son nom. Mentionnons en passant la mort de ce bienfaiteur de notre pays arrivée en 1640. L'élan était donné, on voulut marcher sur d'aussi nobles traces.

Les Relations des Jésuites, répandues en France, faisaient une profonde impression et inspiraient un haut intérêt aux personnes bienfaisantes. Les Pères faisaient appel aux cœurs pieux et dévoués pour la fondation d'un hôpital au sein de la colonie, moyen qu'ils regardaient comme très-puissant pour attirer les Sauvages, et ils demandaient en outre, s'il ne se rencontrerait pas quelques riches capables de consacrer leurs fortunes et leurs personnes elles-mêmes à l'établissement d'un couvent pour l'éducation des pauvres filles indigènes. Leur voix trouva de l'écho en France, et dans le temps où la Compagnie chargée des intérêts du Canada le laissait presque dénué de tout secours, la charité chrétienne, par un contraste frappant, fit des miracles de dévouement et de générosité pour le soulagement et la prospérité de ce même pays. On est étonné de voir combien de gens s'occupaient alors de l'obscur colonie placée sur ces bords lointains. Ici se présentent de suite à notre esprit les noms bénis de Mesdames la Duchesse d'Aiguillon et de la Peltie.

Madame la duchesse d'Aiguillon s'était toujours montrée fort attachée à la colonie, attachement qu'elle partageait avec le cardinal de Richelieu, son oncle maternel.

Fille du Sieur Vignerod, Seigneur de Pont-Courley, et d'une sœur du Cardinal, elle fut mariée au Sieur Antoine de Combalet qui mourut peu de temps après. Elle portait ordinairement le nom d'Aiguillon à cause d'une terre que lui avait donnée son oncle. C'est en 1636, qu'elle commença à s'occuper du Canada, et en 1637, elle donna 20,000 francs, voulant que cette somme fût employée à l'érection d'un hôpital en l'honneur du précieux Sang du

Sauveur du Monde, et elle fonda en même temps une messe perpétuelle pour remercier Dieu des grâces qu'il avait faites au Cardinal et à elle-même.

Madame la duchesse d'Aiguillon obtint de la Compagnie la concession de la Seigneurie des Grondines, et en 1638, elle envoya à Québec une douzaine d'ouvriers pour défricher des terres sur son nouveau domaine et commencer aussi les travaux de l'Hôtel-Dieu dans l'enceinte de Québec, sur l'emplacement actuel de l'Institution. Un peu plus tard il fallut acheter de M. Couillard deux arpents, afin de procurer aux Dames Religieuses le moyen de faire le blanchissage du linge de la maison, car il n'y avait point d'eau sur leur terrain primitif, et c'était pour acquérir le ruisseau qui tombait de la rue de la Fabrique sur la terre de M. Couillard, qu'elles firent l'achat en question.

La noble dame ayant ainsi tout préparé, s'adressa aux Augustines de Dieppe pour la desserte de l'hôpital qu'elle voulait fonder. Toutes s'offraient; elle en choisit trois, Marie Guenet, en religion Mère de St. Ignace et les Mères St. Bernard et St. Bonaventure de Jésus.

Pendant que cette institution s'organisait, une autre naissait par les soins de madame de la Peltie pour l'éducation des jeunes filles sauvages. Cette dame, alors veuve et jeune encore, frappée de la lecture d'une lettre du père Lejeune, adressée aux âmes généreuses de la France, forma la résolution de venir au secours de cette pauvre et ignorante population indigène du Canada.

Marie Magdeleine de Chauvigny, peu de temps après son mariage, avait perdu son époux, le Sieur Grivel de la Peltie. Elle eut longtemps à résister aux instances de son père qui désirait l'engager dans un second mariage. Elle triompha enfin et résolut de fonder dans la Nouvelle-France un séminaire pour l'instruction des filles françaises et sauvages. Guidée par la Providence, elle réussit à consacrer presque tous ses biens et à se consacrer elle-même à cette bonne œuvre. Wantant obtenir des religieuses Ursulines pour cette institution, elle se rendit à Tours où était une maison célèbre des filles de Sainte Ursule. Elle y fut reçue comme un ange, et obtint une des plus saintes religieuses de toute la France. Cette religieuse, Marie Goyart, était une femme d'une haute pitié, douée d'une intelligence supérieure, et d'une force d'âme qu'on trouve rarement même chez les hommes les plus forts. Toute jeune fille encore, elle avait été forcée par ses parents de se marier, et avait eu un fils, mais son mari étant mort, elle entra chez les religieuses Ursulines, où elle prit le nom de mère de l'Incarnation, nom devenu cher à la colonie et auquel on ajoute souvent et à bon droit celui de Thérèse du Canada. Elle s'adjoignit une jeune religieuse, la Mère St. Joseph, fille du Sieur Savonnière de Latroche, et elles partirent pour Dieppe où les dames Hospitalières étaient prêtes à partir. Elles avaient été conduites dans leur voyage par M. de Berniers, laïc jouissant d'une haute réputation de piété.

Elles trouvèrent à Dieppe une troisième religieuse qui voulut être leur compagne, la Mère Ste. Cécile. Ainsi réunies, les deux petites communautés s'embarquèrent accompagnées du père Vimont qui venait en Canada pour être supérieur des Jésuites qui s'y trouvaient. Le voyage assez long fut signalé par de grands dangers, le vaisseau ayant une fois failli être brisé par une énorme glace; mais enfin elles abordèrent à Tadoussac d'où elles voulaient de suite continuer leur route. Le capitaine, moins pressé qu'elles, voulait construire une chaloupe à cet endroit, de sorte que, ne pouvant maîtriser leur empressement de voir la terre qui devait être témoin de leurs héroïques travaux, elles se décidèrent à monter le fleuve sur une barque chargée de morues qui se rendait à Québec.—Dans leur zèle et leur imprévoyance de la longueur du voyage, elles n'avaient pas songé aux vivres, et elles souffrirent beaucoup de la faim.—Enfin elles arrivèrent dans le port de Québec. Leur arrivée avait été annoncée, et la population toute entière, française et sauvage se rendit pour être témoin du débarquement des héroïnes que leur seule charité amenait sur ces rivages lointains, où un ministère si pénible les attendait. En mettant pied à terre, les religieuses embrassèrent le sol qu'elles adoptaient pour patrie; le canon fit entendre sa grande voix et M. de Montmagny, qui s'était rendu au devant d'elles, les reçut et les conduisit à la chapelle de Notre-Dame-de-Recouvrance, où fut célébrée une messe d'actions de grâces.

Au sortir de la petite église de Champlain, les Dames Religieuses visitèrent les Sauvages établis dans les environs, puis allèrent voir les emplacements de leurs habitations respectives. Celle des Ursulines n'était pas encore commencée et quant à celle des Hospitalières l'on en avait à peine jeté les fondements. Mais M. de Montmagny parvint à leur trouver un logement en attendant que leurs maisons fussent prêtes à les recevoir. Les Hospitalières furent placées dans une maison neuve et bien faite qui avait probablement servi antérieurement de demeure aux commis de la Compa-